

> CORPUS

1. Norbert ELIAS, *La Société des individus*, 1987, traduction de Jeanne Etoré, Librairie Arthème Fayard, 1991.
2. Gustave LE BON, *Psychologie des foules*, 1895, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1963.
3. Nicolas DELESALLE, « Nuit Debout : "Ça flotte, bien sûr que ça flotte. Mais en face, ça flotte aussi" », *Télérama.fr*, 6 avril 2016.
4. Soirée de manifestation du mouvement Nuit Debout sur la place de la République, à Paris, au printemps 2016 (photographie).

■ **Document 1** : Norbert ELIAS, *La Société des individus*, 1987, traduction de Jeanne Etoré, Librairie Arthème Fayard, 1991

Nous sommes nous-mêmes constamment amenés aujourd'hui dans notre vie sociale à nous demander si et comment on pourrait trouver une forme de vie collective permettant une meilleure harmonie entre les besoins personnels et les inclinations de chaque individu d'un côté et, de l'autre, la satisfaction de toutes les exigences qu'imposent à l'individu la coopération d'une multitude d'individus, l'entretien et le fonctionnement de la totalité sociale.

Il ne fait aucun doute que ce type d'organisation de la vie collective, donnant la possibilité de cette harmonie non seulement à quelques rares privilégiés, mais à tous les membres du groupe social, serait l'ordre que nous souhaiterions voir s'instaurer si nos désirs avaient suffisamment de pouvoir sur la réalité. Si l'on y réfléchit en toute sérénité, on s'aperçoit vite que les deux choses vont de pair : une coexistence sans frottements et sans heurts n'est possible que si tous les individus y trouvent suffisamment de satisfaction, et une vie individuelle satisfaisante n'est possible que si le cadre social dans lequel elle se déroule est exempt de tensions, de troubles et d'affrontements. La difficulté semble résider en ceci que tous les systèmes de vie collective que nous avons sous les yeux pèchent par l'un ou l'autre côté.

Dans les édifices sociaux dont notre expérience nous rend familiers, il y a toujours, semble-t-il, pour la majorité des participants une contradiction profonde, voire un insurmontable abîme entre les besoins et les penchants personnels et les exigences de l'existence sociale. Et tout porte à penser que c'est là, dans ce hiatus¹ de notre vie, qu'il faut chercher les raisons du hiatus correspondant de notre pensée. Manifestement le gouffre qui s'ouvre tantôt ici, tantôt là, dans l'univers de nos représentations, entre l'individu et la société, est lié à la contradiction entre les exigences sociales et les besoins individuels qui font partie des phénomènes propres à notre vie. Et les solutions qui s'offrent aujourd'hui à nous pour mettre fin aux difficultés existantes ne semblent jamais, à y regarder de plus près, que satisfaire encore une fois un côté aux dépens de l'autre.

La violence des affrontements qui mettent perpétuellement en question actuellement le rapport de l'individu avec la société limite le champ de notre réflexion. L'émotion et l'angoisse que ces luttes actuelles entretiennent chez tous les participants se traduisent par l'affectivité dont sont chargés tous les termes qui s'y rapportent directement ou indirectement ; elles créent autour de ces termes une sorte d'aura qui obscurcit plus qu'elle ne l'éclaire ce qu'ils sont censés exprimer. Toute pensée qui, de près ou de loin, se rapporte à ce débat est inmanquablement interprétée comme un argument pour ou contre dans l'antithèse donnée présentant soit l'individu comme la « fin », la société n'étant alors qu'un « moyen », soit la société comme l'élément « le plus important », la « fin suprême », l'individu n'étant alors qu'un « moyen », un élément secondaire.

Il paraît vain de tenter de remonter au-delà de cette opposition, voire de la rompre – ne fût-ce que par la pensée en un premier temps. Là encore, les questions s'arrêtent à un certain niveau : ce qui ne sert pas à justifier comme objectif « le plus important » et comme « fin suprême » soit la société soit l'individu, semble négligeable, hors de propos et ne vaut apparemment pas la peine qu'on y songe. Mais ne faudrait-il pas précisément, pour parvenir à une meilleure compréhension du rapport entre l'individu et la société, sortir de cette alternative et dénouer cette opposition figée ?

Dépouiller des ses enveloppes le nœud de l'opposition, c'est déjà entreprendre de la dépasser. Les ennemis qui s'affrontent en l'occurrence parlent de part et d'autre comme s'ils avaient reçu leur savoir du ciel ou de la raison hors de toute expérience. Que ce soient ceux qui considèrent la société ou ceux qui considèrent l'individu comme l'objectif suprême, ils procèdent tous dans leur esprit comme si un être extérieur à l'humanité, ou son représentant dans notre esprit, la « nature » et une « raison » divinisée, agissant *a priori*, avant toute expérience, avaient fixé cette fin suprême et cette échelle de valeurs pour l'éternité.

Si l'on perce le voile des jugements de valeur et des affects, dont les tensions de notre époque imprègnent tout ce qui se rapporte au lien de l'individu avec la société, on obtient une toute autre image. À un degré d'observation plus approfondie, les individus et la société qu'ils constituent ensemble sont également sans but. Les uns n'existent pas sans l'autre. Pour commencer ils sont tout simplement là, l'individu dans la société des autres, la société formée d'individus – tous aussi inutiles à vrai dire que les planètes qui constituent le système solaire, ou qu'un système solaire dans l'ensemble de la Voie lactée. Et cette existence sans but des individus dans la société qu'ils forment fournit le tissu, construit la trame dans laquelle les hommes tissent les apparences changeantes de leurs objectifs.

© Librairie Arthème Fayard 1991 pour la traduction en langue française

1. Cette distance, cette lacune.

■ **Document 2** : Gustave LE BON, *Psychologie des foules*, 1895, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1963

Au sens ordinaire, le mot foule représente une réunion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalité, leur profession ou leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent.

Au point de vue psychologique, l'expression foule prend une signification tout autre. Dans certaines circonstances données, et seulement dans ces circonstances, une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. La collectivité devient alors ce que, faute d'une expression meilleure, j'appellerai une foule organisée, ou si l'on préfère, une foule psychologique. Elle forme un seul être et se trouve soumise à la *loi de l'unité mentale des foules*.

Le fait que beaucoup d'individus se trouvent accidentellement côte à côte ne leur confère pas les caractères d'une foule organisée. Mille individus réunis au hasard sur une